

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

PREMIÈRE PARTIE.

VI

— Pour plusieurs raisons, mon ami, sachez d'abord que votre valet Oregano s'est vendu à lui et lui sert d'espion.

— Oregano ?

— Rien absolument, rassurez-vous, ce n'est pas à vous qu'il en veut.

— A qui donc ?

— Je vous le dirai quand le moment sera venu de vous en instruire, jusque-là ne vous inquiétez de rien, savez-vous où je vous conduis ?



... Sidi Muley avait installé assez commodément le brave chien sur la croupe de son cheval ...

— Oui, mon ami, répondit don Estevan entre deux bouffées de tabac ; cette nuit même, le drôle s'est rendu à l'hôtel de don Jaime et il a eu avec le général de Tordesillas un entretien qui s'est prolongé pendant plus d'une heure.

— « Vivó Dios ! » s'écria le jeune homme avec colère, je ferai mourrir le misérable sous le bâton.

— C'est inutile, maintenant, mon ami ; je veillais sur lui, je l'ai surpris, et après lui avoir infligé une correction dont il se souviendra, et qui a causé sa maladie actuelle, j'en ai fait mon espion ; vous n'avez donc rien à redouter de sa part, seulement feignez de tout ignorer, cela est important.

— Le général de Tordesillas soupçonnerait-il...

— Je l'ignore, vous le savez bien, mais j'espère que vous allez, à présent, me le dire.

— Cher ami, je vous conduis tout simplement au principal village des Comanches, à leur capitale, si vous le préférez, je veux vous présenter à mon père, à ma mère, à mon frère et à mes deux sœurs, enfin à toute ma famille et à d'autres personnes encore.

— Je vous remercie sincèrement, mon ami, mais permettez-moi une observation.

— Faites.

— Votre famille n'est pas prévenue de mon arrivée, par

conséquent elle ne m'attend pas, ne pouviez-vous donc point reculer cette présentation de deux ou trois jours, puisqu'il n'y avait point d'urgence ?

— Vous vous trompez, mon ami, ma famille est prévenue, elle vous attend avec impatience et, de plus, il y a urgence ; goûtez donc ce vieux cognac de Franco, je vous assure qu'il est excellent, permettez que je verse.

— Avec plaisir, dit-il en tendant son verre, merci, à votre santé !

— A la vôtre !

Ils burent quelques gorgées en véritables gourmets et reposèrent les verres sur la table :

— Vous aviez raison, dit don Luis, ce cognac est exquis.

— N'est-ce pas ? cher Luis, vous avez une sœur ?

— Oui, je vous l'ai dit, une charmante enfant, elle se nomme Angela.

— Il y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de ses nouvelles ?

— Fort longtemps, cher ami, fit-il avec un soupir ; pauvre chère Angela, la seule amie qui me reste. Lorsqu'il lui eut fallu changer de nom j'ai été contraint de me séparer d'elle et de ne plus la voir ; je l'ai confiée à une sœur de ma mère, retirée à Queretaro, la seule parente que je possède encore ; cette parente fort riche, grâce à Dieu en a pris le plus grand soin ; elle l'a mise au couvent, il y a huit ans de cela, elle avait neuf ans à cette époque, c'était une enfant, elle a le même âge que Mercedes aujourd'hui ; moi j'avais vingt et un ans à cette époque.

— Et depuis ?

— Depuis, je ne l'ai plus revue ; j'ai quitté Queretaro, un cadavre, revêtu de mes habits et rendu méconnaissable, a été trouvé à quelques lieues de la ville : pris pour moi et enterré sous mon nom ; de sorte que depuis lors, comme vous le savez, je passe pour mort.

— Ainsi, votre tante et votre sœur vous croient mort ?

— Non pas ? toute cette affaire avait été convenue entre nous pour donner le change à mes ennemis.

— La précaution était bonne ; cependant, vous avez vu que moi je vous connaissais ?

— C'est vrai, et je suis encore à me demander comment cela a pu arriver.

— Vous le saurez, mais continuons : ainsi vous ne reconnaissez pas votre sœur si vous la voyez ?

— Peut-être, mon ami, bien que les enfants changent beaucoup en grandissant ; mais pourquoi toutes ces questions, je vous prie ?

— Vous allez le savoir, mon ami, reprit don Estevan avec une certaine solennité ; mais, avant tout, laissez-moi vous rappeler comment nous nous sommes rencontrés et sommes devenus d'ennemis implacables amis et frères dévoués.

— A quoi bon revenir là-dessus ? cher Estevan.

— Tout simplement pour faire une date.

— Je ne vous comprends pas !

— C'est-à-dire, afin de constater que, avant notre rencontre d'avant-hier, nous étions non seulement inconnus l'un à l'autre, mais ennemis séculaires et en pleine « vendetta, » ainsi que cela se dit en Corse.

— Voilà bien des précautions inutiles, cher ami ; tout cela est rigoureusement exact, je le constate puisque vous le désirez si fort.

— C'est parce que, mon ami, ce que j'ai à vous raconter

s'est passé avant notre rencontre, et que j'étais, ou du moins je croyais être pleinement en droit d'agir ainsi que je l'ai fait.

— Que voulez-vous dire, mon ami ? fit-il en tressaillant et devenant livide, vous m'effrayez !

— Rassurez-vous, Luis, le mal que j'ai essayé de vous faire est aujourd'hui, au moins, autant que je l'ai pu...

— Expliquez-vous, mon ami, au nom du ciel !

— Donnez-moi votre parole de caballero de me laisser parler sans m'interrompre, quoi que je puisse dire.

— Je vous la donne, mon ami, répondit-il avec noblesse, tout est oublié entre nous ; je n'ai plus le droit de vous reprocher ce qui s'est passé et ce que vous avez fait avant que nous nous connaissions ; vous me haïssiez et, ainsi que vous-même, me l'avez avoué, vous essayiez de me nuire par tous les moyens en votre pouvoir.

— Vous êtes un noble cœur, Luis, merci, mon frère ; maintenant laissez-moi parler sans m'interrompre.

— Quoi que vous disiez, je ne soufflerai pas mot, mon ami.

Don Estevan vida son verre, fit un visible effort sur lui-même et, après une pause de quelques instants, il prit la parole et parla en ces termes :

— Le général don Lope de Tordesillas, votre ennemi et le mien maintenant, dit-il d'une voix un peu rauque, est de tout point ressemblant au portrait que vous m'avez fait de don Fernando de Tordesillas son ancêtre, le lâche et perfide séducteur de l'infortunée doña Luisa de Sandoval ; s'il existe une différence entre ces deux hommes, elle est toute à l'avantage de don Fernando.

Don Lope est un démon ; sous les dehors les plus séduisants, il n'existe plus en lui que des vices et des mauvais instincts, sans une seule, je ne dirai pas vertu, mais seulement bonne qualité ; notre haine commune par votre famille nous rattachait l'un à l'autre ; il connaissait mon ardeur, mon désir de vengeance, les immenses ressources que je dispose, mon intelligence et mon esprit d'initiative ; il prisait fort toutes ces qualités qu'il est loin de posséder.

Bref nous étions intimement liés, bien que je ne me fisse aucune illusion sur son compte et que je connus parfaitement sa profonde dépravation.

Il y a six semaines environ, mes affaires m'amènèrent à Urès ; je me rendis tout naturellement au palais du gouverneur ! don Lope fut ou du moins parut ravi de mon arrivée.

— Soyez le bienvenu, me dit-il, j'avais hâte de vous voir ; si j'avais su où vous trouver je vous aurai fait chercher.

— Me voici tout à vos ordres, répondis-je. Que désirez-vous de moi ?

— D'abord, vous annoncer une nouvelle singulière : j'arrive de Mexico, où j'ai passé quelques jours ; en revenant ici, j'ai passé par Queretaro, où j'avais à visiter un de mes amis ; savez-vous ce que j'ai appris à Queretaro ?

— J'attends que vous me le disiez, répondis-je.

— Eh bien, mon ami, reprit-il, j'ai appris qu'il reste encore des Luna de Montiel.

— Allons donc ! lui dis-je, ne savez-vous pas que don Pedro de Luna, le dernier descendant de cette famille, est mort assassiné il y a plus de huit ans ? je le croyais encore à ce moment, mon cher Luis.

— Certes, je le sais, reprit don Lope, aussi ne parlai-je pas des hommes, mais de deux femmes ; une vieille et une toute jeune, belle comme les anges, dont elle porte le nom, et qui n'est

rien moins que la propre sœur de don Pedro de Luna ; je l'ai entrevue au couvent des Carmélites, où elle se trouve ; que pensez-vous de cela ?

— Je pense que je ne fais pas la guerre aux femmes mais aux hommes ; répondis-je nettement.

Le général fit une affreuse grimace.

— Vous ne me comprenez pas, dit-il.

— Alors expliquez-vous clairement.

— Il m'est venu une pensée ; dona Stefana, ma femme, est, comme vous le savez, fort malade.

— Ah ! lui dis-je avec étonnement, je l'ignorais.

— Hélas, oui, reprit-il d'un air hypocrite, les médecins ne répondent pas de sa vie, j'attends sa mort d'un instant à l'autre ; cela lui a pris il y a quatre jours, le lendemain de mon retour à Urès, après avoir mangé de la « picanilla » avec excès malgré mes observations. Oh ! les femmes ; bref j'ai réfléchi que cette dona Angela de Luna, est non seulement fort belle, mais encore très riche, et que ma femme morte, rien ne m'empêcherait de l'épouser ; ne trouvez-vous pas que ce serait couronner glorieusement notre vengeance, que de m'emparar par un mariage de la fortune immense de cette famille ?

— En effet, répondis-je, mais dona Stefana n'est pas morte encore.

— C'est vrai, mon ami, mais cela ne tardera pas ; nous en reparlerons dans quelques jours.

Là-dessus il changea de conversation et au bout de quelques instants je sortis.

J'avais l'intime conviction que don Lope avait empoisonné sa femme pour mettre son horrible projet à exécution ; en effet sa femme mourut, comme vous le savez, quelques jours plus tard et lui-même m'avoua que c'était lui qui l'avait tuée.

Il me parla alors de son projet de mariage avec votre sœur ; je lui conseillai de demander ou faire demander sa main par un tiers à sa tante ; cette dame devant selon toute probabilité, ignorer la haine existant entre les deux familles ; ce projet sourit à don Lope, et comme il avait une grande confiance en moi, et qu'il appréciait fort mon adresse, il me pria de me charger moi-même de faire cette démarche délicate.

Quatre jours plus tard je partis parfaitement déguisé pour Queretaro.

Je ne sais pourquoi je m'étais fait accompagner par cinq ou six de mes affidés les plus dévoués déguisés en domestiques.

En arrivant à Queretaro, je m'installai dans le premier « Tambó » de la ville, le Tambó de San Juan Bautista ; puis je pris langue.

Queretaro est une grande ville très commerçante, vous le savez sans doute, tout le monde s'y connaît peu ou prou ; deux jours me suffirent pour obtenir tous les renseignements nécessaires ; le troisième jour je me fis présenter à dona Santa de Luna, votre tante, par un de ses amis intimes dont j'avais fait la connaissance, nommé don Agostin de Saldana.

Votre tante est une excellente femme, confite en dévotion, un peu bavarde et aimant par-dessus tout à raconter les petits cancans de la société qu'elle fréquente ; après dix minutes de conversation, j'acquis la certitude que, ainsi que je l'avais soupçonné, elle ignorait entièrement, non pas que sa famille avait de puissants ennemis, mais les noms de ces ennemis.

Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage ; je me poussai dans son intimité, et je fis si bien qu'à ma quatrième ou cinquième visite elle accueillit sans trop de difficultés la demande

que je lui adressai de la main de sa nièce pour don Lope de Tordesillas, général, gouverneur de l'État de Sonora ; ces titres retentissants flattèrent la vieille dame qui, dans un moment d'expansion, n'y put tenir davantage et laissa échapper son secret.

— Ce mariage me semble avantageux, me dit-elle, je crois qu'il fera le bonheur de ma nièce ; mais je ne suis pas maîtresse de disposer de sa main.

— Comment, répondis-je, n'êtes-vous pas sa tante et sa seule parente ?

— Pardonnez-moi, me dit-elle en souriant, elle a un autre parent encore dont elle dépend surtout et qui est le chef de notre famille.

— Je croyais que la personne dont vous parlez était morte depuis plusieurs années déjà.

— Dans la situation où je me trouve placée vis-à-vis de vous, senor, reprit dona Santa, mon devoir exige impérieusement que je vous dise la vérité ; mon neveu, je ne sais trop pourquoi, s'est mis en tête une foule d'idées qu'il ne m'appartient pas de combattre ; il prétendait avoir certains ennemis qu'il redoutait fort et dont il a eu le pouvoir se débarrasser en se faisant passer pour mort.

— Voilà certes une idée singulière, dis-je en souriant.

— N'est-ce pas, tant est qu'il a mis cette belle idée à exécution ; aujourd'hui il vit tranquille sous un faux nom et une fausse profession, tandis que le monde le croit mort.

— Ainsi il existe ? repris-je en proie au plus vif étonnement.

— Parfaitement ; c'est un grand secret, mais à vous il est de mon devoir de le révéler puisqu'il s'agit du mariage et du bonheur de ma nièce.

— En effet, senora, répondis-je, et croyez bien que je n'en abuserai pas.

— J'en suis convaincu, me dit-elle, sachez donc que le général de Tordesillas n'éprouvera aucune difficulté pour s'entendre avec mon neveu ; il est Platero et habite Urès, sous le nom de Luis Perez.

— Il serait possible ! m'écriai-je avec surprise ; car depuis longtemps je connaissais ce nom, sans cependant avoir jamais eu de relations avec l'homme qui le portait.

Quelques minutes plus tard, je me retirai et je rentrai chez moi en proie à une surexcitation intérieure.

En effet, une idée étrange, criminelle, affreuse, venait d'éclorre dans mon cerveau bouleversé par la haine.

J'avais résolu de ne pas livrer cette jeune fille aux mains du général, ce monstre, assassin de sa première femme, et qui peut-être, après s'être emparé d'une fortune qu'il convoitait, n'hésiterait pas à sacrifier la seconde ; d'ailleurs, je ne me sentais aucune haine contre cette jeune fille, pauvre enfant faible et sans défense, mais il me fallait une vengeance, je la voulais à tout prix.

Voici quelle fut la résolution à laquelle je m'arrêtai ; tous les samedis soir, dona Angela sortait du couvent, vers sept heures, sous la protection d'une sœur converse, et se rendait chez sa tante où elle passait toute la journée du dimanche ; le lundi matin, vers dix heures, la sœur converse venait la reprendre et la ramenait au couvent.

Je résolus d'enlever la jeune fille, de la conduire dans mon village auprès de ma famille, et, une fois là, de vous écrire, en vous annonçant que votre sœur était en mon pouvoir et que je ne vous la rendrais qu'après m'être battu contre vous avec les armes que vous choisiriez vous-même ; quelque fut l'issue du combat, votre

sœur devait être libre, remise à vous si je succombais, ramené à votre tante si, au contraire, j'étais vainqueur, en mettant par une lettre dona Santa en garde autant que possible contre les tentatives probables de don Lopo ; vous trouverez à Urès, où elle a été remise, en votre absence, la lettre de défi que je vous adressais et qu'un de mes affidés vous a portée.

L'enlèvement de la jeune fille était facile, il fut exécuté avec une adresse extrême, les deux dames, je veux dire la jeune fille et la sœur converse dont elle était accompagnée, furent enlevées ensemble ; je ne voulais pas priver la pauvre enfant d'avoir une amie près d'elle, c'était une consolation d'abord et surtout une protection morale.

Je quittai Queretaro avec mes prisonnières et je me dirigeai au plus vite vers le désert ; je n'ai pas besoin de vous dire que, pendant ce voyage, mon cher Luis, votre sœur fut toujours traitée avec les plus grands égards, et qu'elle n'eut à se plaindre d'aucun manque de respect ; elle était si douce, si résignée, que, parfois je me pronais à regretter ce que j'avais fait ; mais il était trop tard, il me fallait aller jusqu'au bout ; je vous avait expédié mon défi.

Je confiai mes prisonnières à ma mère, et je repartis le même jour ; je n'avais pas de temps à perdre, je voulais arriver le premier au rendez vous que je vous avait assigné aux environs d'Urès.

Malheureusement, ou plutôt heureusement, j'avais été trahi par un de mes hommes, le misérable avait tout rapporté au général don Lope ; furieux de ce que je l'avais joué et avais enlevé à mon profit la jeune fille qu'il convoitait pour lui, il aposte deux gredins et les paye pour me tuer ; ces deux hommes s'embusquèrent dans le Chapparal ; trop lâches pour m'attaquer en face, ils me laissèrent passer devant eux, puis ils tirèrent sur moi par derrière : mais la main leur tremblait, ils ne me firent que des blessures légères.

Cependant le choc me fit tomber évanoui de mon cheval ; ils me prirent pour mort et prirent aussitôt la fuite, sans plus s'occuper de moi ; vous savez le reste, mon ami, puisque ce fut alors que je vous dus la vie et que ma haine disparut pour faire place à la plus chaleureuse et la plus sincère amitié, voilà ma confession, mon cher Luis, jugez-moi, j'attends votre verdict ; quel qu'il soit, je m'y soumettrai.

— Mon ami, répondit don Luis, avec mélancolie, le projet que vous avez conçu et exécuté était atroce ; ma sœur, quels que fussent mes torts à vos yeux, était innocente, elle est femme et devait, en cette qualité, être respectée par vous, mais la haine ne raisonne pas, sans cela presque toujours elle s'éteindrait.

Ces réserves faites, je dois vous avouer que votre résolution, ne manquait pas d'une certaine grandeur qui me plaît, ce duel, terminant et couronnant une longue haine, a quelque chose de noble, de véritablement espagnol, qui devait vous séduire, mais grâce à Dieu, mon ami, ce duel n'est plus possible entre nous maintenant, je ne puis que vous tendre la main et vous dire, non pas rendez-moi ma sœur, mais allons la voir.

— Merci, Luis, j'ai beau faire ! je ne vous égalerai jamais, je ne serai toujours qu'un sauvage ; ce soir même, vous verrez dona Angela, Luis, elle-même vous dira....

— Pas un mot de plus, mon ami, ce serait m'offenser en me supposant des doutes sur votre honneur, que même étant votre ennemi, je n'aurais jamais eus.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent ; puis, comme la chaleur était accablante et qu'ils leur restait encore plus de deux

heures avant de se mettre en route ils s'étendirent fraternellement sur le lit de feuillage préparé à leur intention, quelques minutes plus tard, ils dormaient profondément.

Depuis longtemps déjà Diamant dormait, couché devant l'entrée du Jacal.

Au dehors, on n'entendait pas le plus léger bruit.

VII

Un peu avant quatre heures, don Luis Perez s'éveilla, il était seul dans le Jacal.

Au dehors, il entendait un grand bruit de voix et de chevaux, il comprit que l'on hâtait les préparatifs du départ, il s'éleva.

Au même instant, don Estevan parut.

Le jeune homme avait repris le costume indien, sans cependant s'être peint le visage.

Remarquant l'étonnement de don Luis, il se mit à rire, et tout en lui tendant la main, il lui dit :

— Cher ami, je retourne dans la tribu où, ma famille et moi, nous avons trouvé un refuge inviolable et un dévouement à toute épreuve ; le vêtement européen est antipathique aux Peaux-Rouges, au contraire ils sont flattés et se réjouissent lorsqu'ils me voient porter leur costume et m'asseoir, ainsi vêtu, avec les autres chefs, au feu du conseil ; pourquoi froisserai-je ces natures primitives en me refusant à une concession qui n'est aucunement pénible pour moi et qui augmente mon prestige et mon autorité sur eux ? Les peintures ne sont pas exigées, les traditions indiennes les défendent aux Incas, dont la couleur de la peau était un titre au respect que l'on professait pour eux ; les Peaux-Rouges savent fort bien faire la différence entre la nuance de mon teint et celui des Espagnols ; de là, leur profonde vénération pour ma famille et un grand honneur pour eux ; puisque leur nation est aujourd'hui, peut-être, la seule dont les Sagamos, c'est-à-dire les grands chefs descendent directement de la famille du dernier empereur du Mexique, Guaytimotzin, si lâchement mis à mort par les Espagnols, comme vous le savez.

— Je comprends parfaitement, mon ami, que vous fassiez cette concession aux préjugés, ou plutôt aux idées des Comanches au milieu desquels vous vivez depuis si longtemps ; croyez bien que je n'ai eu nullement l'intention de vous froisser, j'ai été étonné, voilà tout.

— Chaque fois que je retourne parmi nos guerriers, je reprend leur costume, que, d'un autre côté, je vous l'avoue, je m'empresse de quitter dès que j'ai franchi la frontière mexicaine, parce qu'alors, loin de m'être utile, il me serait au contraire nuisible.

— En effet, cependant, je vous ferai observer que, lorsque j'eus le plaisir de vous rencontrer, vous étiez peint en guerre.

— Certes, mais souvenez-vous que je jouais un rôle, cette peinture était, pour moi, de rigueur, elle complétait mon déguisement ; je me peints ainsi souvent, c'est-à-dire lorsque j'ai intérêt à ne pas être reconnu.

— Allons, vous avez réponse à tout, dit en riant don Luis, vous possédez une logique si serrée, que vous rendez toute discussion impossible ; ainsi nous repartons ?

— Avant dix minutes nous serons à cheval, mon ami.

— Je crains que nos pauvres chevaux soient encore bien fatigués et peu en état de nous conduire aussi rapidement que vous le désirez.

— Que cela ne vous inquiète pas, mon ami, nos chevaux

restent ici, nous en monterons d'autres, des coursiers renommés et d'une race particulière dont vous me direz des nouvelles, quand vous les aurez mis à l'épreuve.

Ils quittèrent le Jacal.

Plusieurs chevaux richement harnachés et tenus en main par des indiens civilisés, secouaient la tête, piaffaient et hennissaient d'impatience.

Ces chevaux étaient de taille moyenne, mais admirablement taillés pour la course, ils avaient la tête petite, les yeux vifs, les jambes d'une finesse extrême.

Cette race particulière de chevaux rapides, ainsi qu'on les nomme, ne se rencontre encore à l'état sauvage que dans l'Oregon, ils sont fort prisés par les amateurs, à cause de leur légèreté d'abord, et ensuite parce qu'ils sont excessivement sobres, dociles et doués d'une intelligence remarquable, ils coûtent des prix fous. Sur l'ordre de don Estevan, on se mit en selle.

Don Luis remarqua avec plaisir que Sidi Muley, qui depuis quelques instants jouait avec Diamant, avait, avec l'aide d'un de ses compagnons, installé assez commodément le brave chien sur la croupe de son cheval, garnie à l'avance et tout exprès de deux ou trois fourrures; puis, le chien solidement installé, le Spahis avait à son tour enjambé sa monture.

Le fait est, que s'il lui avait fallu courir derrière les chevaux, le pauvre chien serait mort à la peine, ou tout au moins n'aurait pas tardé à rester en arrière.

(À SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE

OU

EXILI L'EMPOISONNEUR

VIII

PREMIERS MALHEURS

Par hasard, à deux pas se trouve le carrosse de deux gentilshommes, de vous et de moi, par exemple. Ils ont donné ordre au cocher de les attendre.

Votre jeune fille va droit au cocher et lui propose de la conduire en tel couvent.

Le cocher refuse, elle lui donne un louis, il refuse encore, elle lui en donne deux, trois, quatre, dix, vingt, jusqu'à ce qu'il accepte. Peut-être consentira-t-il dès le premier.

Arrivée au couvent, elle demande la supérieure, lui déclare qu'elle est riche et qu'elle a fui la maison paternelle pour entrer en religion dans sa communauté qu'elle veut enrichir de ses vertus et de sa fortune, on la reçoit à bras ouverts...

Et son père, fut-il prince du sang, ne l'en tirerait pas si elle ne voulait pas. Or, son père n'est pas prince du sang.

— Pas le moins du monde, répondit Olivier qui se sentait renaître.

— Alors elle restera au couvent tant qu'elle voudra. Elle s'y ennuiera peut-être un peu, mais en menant rondement le siège du père on aura vite son consentement pour votre union.

— Mon ami, s'écria Olivier, en sautant au cou de M. de Tancarvel, vous me sauvez la vie! Demain, votre plan sera exécuté. Je compte sur vous pour m'aider...

— Comment donc! à la vie et à la mort! A propos, vous êtes un gentilhomme?

— Hélas! murmura Olivier déconcerté et rougissant jusqu'aux yeux, je ne suis qu'un enfant trouvé.

— Tout au mieux alors, enfant trouvé! mais vous pouvez être le fils de S. M. Louis XIV. Mais, dites moi, nous allons aller souper, je pense?

Olivier ne pouvait faire autrement que d'inviter son confident intime, son sauveur. Il fit bruire gaiement les pieds d'or dont, à tout hasard, il avait empli ses poches.

— Vous êtes un ami divin, dit le chevalier. Ça, suivez moi et préparez vous à passer une joyeuse nuit en attendant l'aurore de demain, aventure incomplète pourtant.

— Et en quoi, mon cher chevalier?

— C'est qu'en vérité j'ai beau chercher, je n'y vois aucune chance de donner ou de recevoir un coup d'épée. Il faudrait pour cela un grand hasard.

IX

CATASTROPHE

Olivier ne tarda pas à se repentir d'avoir suivi son nouveau conseiller. Du moment, en effet, où le chevalier eut mit sa main dans la main du jeune amoureux, en lui disant: « A demain les affaires sérieuses, » il sembla n'avoir plus qu'un souci, tuer le temps d'une façon joyeuse, en attendant l'heure décisive.

Successivement le chevalier conduisit son jeune ami souper dans un cabaret à la mode; puis, jouer chez des marquises de contrebande, qui vivaient autant du tapis vert que de l'amour.

La tête basse, le cœur bien gros, l'esprit inquiet, Olivier se laissait entraîner; il devenait plus triste, à mesure que la joie et la bonne humeur du chevalier augmentait.

M. de Tancarvel semblait ne se pas sentir d'aise.

Au souper tous les mets avaient été de son goût, et il avait fêté les vins outre mesure.

Au jeu, l'ange gardien de la chance était venu s'asseoir près de son fauteuil, et chaque coup de cartes augmentait le tas d'or amoncelé devant lui.

— Vous me portez bonheur, très cher, disait-il à Olivier, et désormais, je le déclare, je ne vous quitte plus, cette heureuse veine nous promet la meilleure chance pour demain, rassurez-vous donc et quittez cet air lugubre.

Mais Olivier ne se rassurait pas. Le jour se levait, faisant pâlir la lueur des bougies et M. de Tancarvel ne semblait nullement disposé à quitter la table de jeu.

— Chevalier, dit le jeune homme, de guerre lasse, je me retire, vous semblez avoir complètement oublié le service que vous deviez me rendre aujourd'hui.

— Eh quoi! cher ami, répondit M. de Tancarvel d'un air surpris, vous voudriez partir déjà! Notre expédition est pour ce soir à la nuit, et à peine le jour se lève.

Songez-vous que nous avons encore douze heures devant nous, une journée entière! Savez-vous où dépenser le temps plus agréablement qu'ici?

Nous allons quitter le jeu, j'y consens, mais pour aller déjeuner, et, vive Dieu! je suis l'amphitryon qui m'aime me suivre.

Ce disant, le chevalier empocha une forte somme amassée devant lui, et ceignant une épée, sortit en entraînant une partie de la compagnie.

Le jeune amoureux se résigna, et si bien qu'à quatre heures

de l'après-midi il était encore à table près du chevalier. Cette journée lui avait semblé mortelle, il accusait le temps de rester en chemin.

Mais si la tristesse et l'inquiétude d'Olivier s'étaient accrues, en voyant la gaieté de son conseiller ne connaissait plus de bornes, même il était un peu ivre, et n'avait, en apparence, conservé aucune conscience de son état.

Déjà Olivier maudissait sa faiblesse; il se repentait amèrement de n'avoir pas agi eul.

— Qu'avais-je besoin, se disait-il, de l'assistance de ce fou? Me fallait-il donc un aide pour mener à bonne fin le plan qu'il m'a indiqué? J'ai passé une nuit et une journée atroces, à quoi bon? Voici que mon conseiller et soi-disant ami peut à peine se tenir debout.

Avant une demi-heure il va se laisser glisser sous la table, si on ne le porte pas à son lit.

Allons, n'hésitons plus, partons.

Mais comme il se levait, le chevalier en fit autant.

Au hasard, il prit une bouteille, et, remplissant son verre :

— Cette santé est la dernière, dit-il, je bois aux amours de mon jeune ami; qui refuserait de me faire raison?

Personne ne refusa.

Les verres se remplirent et se choquèrent.

— Et à présent, continua M. de Tancarvel en prenant son épée, au revoir, messieurs, et à bientôt!

Puis appelant l'hôte, il régla la dépense avec le plus grand sang-froid. Il avait demandé de l'eau, il se lava la figure et les mains, rajusta ses dentelles, frisa sa moustache, et du ton le plus dégagé du monde :

— Maintenant, mon cher ami, dit-il à son compagnon, je suis tout à vous, hâtons-nous, si nous voulons arriver à temps.

Le vertueux et sage secrétaire de M. de Mondeluit ne voyait pas de sa surprise. Il ne comprenait rien à cette subite transformation. Sa stupefaction se lisait si bien dans ses yeux, que, tout en descendant l'escalier, le chevalier ne put s'empêcher de lui en faire la remarque.

— Ah çà! lui dit-il, vous supposiez donc que j'étais ivre et que je vous avais oublié?

— Ma foi, je dois avouer que vous avez deviné.

— Allons, mon cher compagnon, vous êtes jeune encore sachez que, nous autres soldats, nous savons faire la part du plaisir et la part du devoir; je m'étais dit: Je puis boire et tout oublier jusqu'à quatre heures sans le moindre inconvénient; il est quatre heures, j'ai repris tout mon sang-froid et me voici prêt à vous servir.

Moins de deux heures après, les deux amis s'étaient procuré une voiture et en descendaient à quelque distance de la brèche du jardin de Hanyvel.

Alors une de leurs fois ils convinrent de leurs faits.

Olivier voulait mettre le cocher dans la confidence et lui dire que dans quelques instants une jeune fille viendrait sans doute lui demander le carrosse; le chevalier s'y opposa.

— Le cocher pourrait nous trahir, dit-il, si jamais on faisait une enquête; puisque nous sommes parfaitement certains que quelques louis triompheront de tous ses scrupules, à quoi bon nous exposer à son indiscrétion ou à sa bêtise?

Olivier dut convenir que son ami avait raison, et tous deux, ayant donné l'ordre au cocher de les attendre, s'approchèrent de la palissade qui fermait la brèche.

En un instant, le chevalier eut examiné la disposition des lieux.

— Une évasion est la chose du monde la plus facile, prononça-t-il alors, et si vous êtes sûr de la bonne volonté de votre maîtresse...

— Elle m'a dit que, pour la sauver d'un mariage qui faisait son désespoir, elle s'en remettait entièrement à moi.

— Alors tout est pour le mieux. Mais comme il ne faut pas s'exposer à lui faire perdre une minute, nous allons tout préparer pour sa fuite rapide. Vous avez apporté quelque outil, je présume?

— Le voici.

— Très bien, cher ami. Maintenant, faites le guet, afin que je ne puisse être surpris; je vais couper adroitement les planches de façon qu'au dernier moment nous n'aurons qu'à y donner un coup de pied pour ouvrir un passage.

Olivier obéit. Au bout de quelques minutes son compagnon le rappela.

— Tout est fini, lui dit-il.

Alors il fut convenu que lorsque la jeune fille paraîtrait, le chevalier se retirerait afin de ne pas augmenter sa confusion.

Il devait même se cacher et ne se montrer que si quelque danger pressant menaçait la fugitive.

Tous deux s'assirent alors sur une grosse pierre qui touchait presque le mur, et ils attendirent.

Mais les heures s'écoulaient et rien n'annonçait la présence d'Henriette.

La nuit était venue depuis longtemps, le couvre-feu ne pouvait tarder à sonner.

Durant cette longue attente, le chevalier n'avait pas donné le moindre signe d'impatience; au contraire, il s'était efforcé de calmer les douloureuses inquiétudes de son ami.

— C'en est fait, chevalier, disait le pauvre Olivier en se tordant les mains de désespoir, à cette heure elle appartient à un autre, au dernier moment elle n'aura pas eu la force de résister.

— Voyons, répondit le chevalier, ne vous désolerez pas ainsi, que diable! On ne se marie pas à cette heure, elle est retenue sans doute près de sa famille et ne s'inquiète pas moins que vous, attendons...

Enfin, n'y tenant plus :

— Je veux en avoir le cœur net, dit Olivier.

Et sans écouter les remontrances de son ami, au risque de se blesser aux verres qui hérissaient la crête du mur, Olivier s'élança dans le jardin.

Le chevalier se hissa à son tour sur le mur, prêt à voler au secours de son compagnon.

Sans doute il s'était dirigé vers la maison dont on apercevait les lumières au travers des arbres, car M. de Tancarvel eut beau prêter l'oreille, il n'entendit plus même le bruit de ses pas. Il allait, lui aussi, sauter dans le jardin, lorsque Olivier reparut.

Sans prononcer une parole, avec une agitation fébrile, il franchit de nouveau le mur, tendit la main au chevalier pour l'aider à descendre, et lui prenant le bras :

— Mon ami, lui dit-il, courons vite, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

— Qu'avez-vous? vous êtes pâle, ému...

— Je n'ai rien vu qui puisse donner raison à mes craintes; mais j'en suis sûr, mes présentiments ne me trompent pas. Je serais entré dans la maison, par malheur les portes et les fenêtres donnant sur le jardin sont fermées.

Mais j'ai prêté l'oreille, j'ai entendu des bruits confus, des

cris, des sanglots, des voix épouvantées, un horrible malheur est arrivé, croyez-moi.

Puis, j'ai regardé aux fenêtres des étages supérieurs, j'ai vu des lumières aller, venir ; on courait, on montait, on descendait ; elle aura résisté, chevalier ; son père aura voulu la contraindre, employer la violence, et dans l'égarément de son amour pour moi, elle aura attenté à ses jours.

A cette heure peut-être, ma pauvre Henriette n'est plus.

Ainsi parlait Olivier, tout en entraînant son ami vers la rue où s'ouvrait la porte de l'hôtel d'Hanyvel ; le chevalier, qui n'avait jamais vu désespoir pareil, avait peine à le suivre.

Il n'essayait, du reste, aucune consolation. Il comprenait qu'il avait sous les yeux une de ces douleurs immenses qui, lorsqu'elles ne tuent pas, n'ont que le temps pour remède.

Sans s'en rendre compte, et tant est grande l'influence contagieuse d'un sentiment profond et vrai, le chevalier avait fini par partager les craintes de son ami. Il était plus ému certainement qu'il ne l'avait jamais été pour son propre compte.

Comme pour donner raison aux pressentiments d'Olivier, la porte de l'hôtel d'Hanyvel était ouverte à deux battants.

Sous le vestibule, resplandissant de lumières comme pour une fête, on n'apercevait pas un seul valet, la porte du suisse était ouverte également, mais la loge était déserte.

— Vous le voyez, dit Olivier d'une voix éteinte, je ne me trompais pas.

— Et personne à interroger...

— A quoi bon ? je ne sais que trop la nouvelle que je vais apprendre.

— A tout hasard, entrez, conseilla M. de Tancarvel, peut-être trouverez-vous quelqu'un dans l'escalier, je vais vous attendre ici.

— Quand je devrais de vive force pénétrer dans le cabinet d'Hanyvel, je saurai...

Et Olivier s'élança dans le vestibule, puis dans l'escalier.

Mais il n'avait pas franchi dix marches, qu'une femme se soutenant à peine, vint presque tomber près de lui.

Instinctivement, Olivier ouvrit les bras pour la retenir, il y réussit.

Elle était à demi évanouie. Il put la regarder un instant : elle semblait avoir de trente-cinq à trente-six ans, elle était petite, admirablement jolie encore ; sa robe, de riche étoffe, laissait voir de ravissantes épaules...

Elle murmurait des paroles incohérentes, comme poursuivie par la vue d'une scène qui l'aurait terriblement effrayée.

— Quel malheur !... Ah ! c'est horrible !... mourrir ainsi...

Olivier n'était guère moins agité que l'inconnue, les paroles qu'il entendait ne répondaient que trop aux horribles pressentiments qui déchiraient son âme.

Il eut donné un an de sa vie pour une parole de cette femme.

Enfin elle sembla revenir à elle. Elle leva sur Olivier ses yeux égarés, fit un violent effort pour rappeler ses souvenirs ; puis tout à coup :

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-elle, et comment vous trouvez-vous ici me soutenant ?

En deux mots Olivier lui dit ce qui venait de se passer.

— Ah ! c'est vrai, dit elle, malheureuse ! j'oubliais, ah ! c'est horrible... Monsieur, soyez assez bon pour me conduire à mon carrosse, qui doit m'attendre au détour de cette rue.

— Madame, au nom du ciel ! interrogea Olivier en lui offrant son bras, de quel malheur parlez-vous, qu'est-il arrivé ?...

— Ah ! une horrible catastrophe... répondit l'inconnue, et elle se tut.

Parvenus au vestibule, Olivier aperçut le chevalier appuyé contre un des battants de la porte ; il marcha rapidement vers lui, et se dégageant du bras de l'inconnue :

— Mon ami, lui dit-il, je te confie madame, qui s'est confiée à moi.

Et il s'éloigna, mais non si rapidement qu'il ne pût voir M. de Tancarvel s'incliner courtoisement devant la jeune femme, la saluer comme une personne de connaissance et lui offrir son bras.

Cependant Olivier avait repris l'escalier, devant lui toutes les portes étaient ouvertes, les appartements étaient resplendissants de lumières, mais pas un convive, pas un valet.

Un silence de mort régnait dans l'immense hôtel et succédait au tumulte que le jeune homme avait cru entendre lorsqu'il avait pénétré dans le jardin.

Et pourtant il avait dû y avoir une fête, de nombreux invités ; mille témoignages irrécusables étaient là pour le prouver.

Un instant, Olivier s'arrêta dans une antichambre ; pour mieux écouter, il retint sa respiration : rien, il n'entendait que les battements insensés de son cœur.

Il traversa alors rapidement un salon d'attente, mais une indolite horreur le cloua sur le seuil de la pièce qui suivait.

C'était la salle à manger. Là éclatait, terrible, le témoignage de quelque affreux accident.

De tous côtés, une inexprimable confusion : les meubles dispersés, les fauteuils renversés, les tentures arrachées et déchirées.

Sur la table, dressée au milieu de la pièce, le désordre était incroyable et plus éloquent encore.

Les cristaux précieux, les porcelaines, les pièces de vermeil, tout était renversé pêle-mêle, les candélabres, chargés de bougies, avaient été jetés bas ; quelques bougies brûlaient encore : l'une d'elles avait mis le feu à la nappe, qui se consumait lentement.

A terre, mille débris divers, de porcelaines mises en pièces, de bouteilles brisées...

Tandis qu'Olivier, le front mouillé de terreur et d'anxiété, considérait ce spectacle étrange, il entendit un bruit de pas précipité. Il entra dans la salle pour laisser le passage libre. Un valet parut, qui courut à lui.

— Monsieur, lui dit cet homme, sur votre vie, hâtez-vous, venez...

— Comment, moi !... Savez-vous à qui vous parlez ?...

— Quoi !... vous n'êtes pas le chirurgien ?

Olivier secoua négativement la tête...

— Eh ! que ne le disiez-vous tout de suite ! s'écria le domestique, et il disparut en courant.

Les derniers mots que put entendre le jeune homme furent ceux-ci : « Il sera trop tard. »

Le désespoir de l'infortuné était alors à son comble, mais l'excès même de sa douleur lui rendit quelques forces et un peu de courage.

— Allons, se dit-il, mon sort est décidé maintenant, elle est morte.

Morte, et c'est mon amour qui l'aura tuée. Moi aussi, je puis dire comme celaquais, trop tard ! trop tard ! mais, au moins, je veux la revoir une dernière fois.

Je veux encore coller ma lèvres contre sa main raidie par le

trépas. Sans doute ses parents, en me voyant paraître, me demanderont qui je suis, de quel droit je viens troubler leur douleur, mêler mes larmes à leurs larmes, peut-être ils voudront me faire chasser...

Cette pensée le fit hésiter un instant.

— Mais non, reprit-il, après une douloureuse réflexion, il faut que je la voie encore.

— Qu'ai-je à craindre d'ailleurs ? Est-ce que la vie m'est quelque chose ! Oui, je veux m'agenouiller près d'elle, lui dire un dernier adieu et mourir aussi... Et malheur à qui viendrait m'arrêter !...

Et saisissant un couteau de table, il s'avança vers la porte qui donnait dans les appartements intérieurs, lentement, automatiquement, tout d'une pièce, comme un cadavre.

Il était terrible à voir ainsi, mais tels étaient la préoccupation et le désordre de tous en ce moment, que trois ou quatre laquais qui passèrent en courant près de lui ne le remarquèrent même pas.

Cependant il avançait toujours, mais à mesure qu'il traversait les nombreuses pièces qui s'ouvraient les unes sur les autres, il lui semblait que ce morne silence qui l'épouvantait tant était enfin troublé.

Il entendait maintenant distinctement des voix confuses, puis des gémissements, et, dominant ce sourd murmure, quelques sanglots déchirants.

Le même domestique qui l'avait interrogé quelques minutes avant dans l'antichambre reparut, il était suivi de gens qu'Olivier reconnut pour des médecins.

Il allait s'élaner sur leurs pas, lorsque la lourde tapisserie de la porte se souleva de nouveau, et dans l'encadrement apparut celle qu'il croyait morte.

Oui, c'était bien Henriette, pâle, échevelée, les habits en désordre, mais c'était elle, elle vivait !...

Il voulut s'élaner vers elle, tomber à ses genoux, mais ses forces le trahirent. C'était plus d'émotions qu'il n'en pouvait supporter.

Il chancela, tourna deux fois sur lui-même comme un homme frappé d'une balle au cœur, sa main inerte lâcha le couteau dont il s'était emparé, ses bras battirent l'air, un gémissement douloureux souleva sa poitrine, et, inanimé, il tomba sur le parquet, presque aux pieds d'Henriette.

Mais bientôt la douce pression d'une main qui serrait la sienne, une tiède haleine qui effleurait ses lèvres le rappelèrent à la vie.

Il ouvrit les yeux.

N'était-ce pas une divine, mais décevante illusion, un de ces adorables mensonges qui parfois bercent le désespoir ?... Il se le demanda.

Henriette était là, près de lui, agenouillée, penchée sur son visage. D'une main, elle soutenait la tête de son amant ; de l'autre, elle interrogeait ce cœur qui ne battait que pour elle.

Après tant d'angoisses poignantes, de si épouvantables commotions, ce fut pour Olivier un instant délicieux. Il aurait pu parler, il ne le voulut pas.

Une parole pouvait faire voler le rêve, et si ce n'était pas un songe, faire cesser une scène si douce à son cœur.

Il ferma les yeux, bénissant Dieu et lui demandant de prolonger cette extase.

Mais, tandis qu'un sentiment intime de bonheur infini, de ravissement céleste, rafraîchissait son âme, il sentit sur son front

tomber de grosses larmes, larmes brûlantes et silencieuses, larmes de désespoir.

Il se souleva à demi et, portant à ses lèvres la main d'Henriette :

— Pardonne, ô mon amie, murmura-t-il, pardonne à l'égoïsme de mon cœur.

Hélas ! je te croyais à tout jamais perdue pour moi ; et rassuré maintenant sur ta vie, je m'oublie dans mon bonheur, sans songer à te demander quel chagrin cruel fait couler tes larmes...

La jeune fille se releva à ces paroles, et, cachant son visage entre ses mains :

— Olivier, mon ami, mon frère s'écria-t-elle, je suis bien malheureuse, oh ! bien malheureuse !

Puis sa voix s'éteignit dans les sanglots.

Saisi d'une douleur nouvelle, Olivier était debout déjà.

— N'ai-je donc pas le droit, dit-il, de partager ta douleur ! Parle, réponds-moi, qu'est-il arrivé ?

— Oh ! mon père !... mon pauvre père !... Olivier, me voici seule au monde !...

Et, abîmé dans sa douleur, oubliant tout, s'oubliant elle-même, elle laissa tomber sa tête si belle sur la tête de son amant.

Tandis qu'elle sanglotait éperdue, Olivier s'adressait les plus sanglants reproches.

Cette douleur de celle qu'il aimait, il la partageait certes ; elle remuait en lui toutes les fibres de la sensibilité, et cependant, malgré lui, il se sentait inondé de joie.

Il l'avait crue morte, cette femme adorée, il la retrouvait, pour la première fois il pouvait appuyer ses lèvres sur ces beaux cheveux blonds, plus fins que les fils de la vierge ; n'était-ce pas à égarer la raison ?

Aussi, il n'osait pas parler, il craignait que sa voix ne le trahit.

Il se tenait debout, immobile, n'osant faire un mouvement, lorsque tout à coup Henriette le repoussa avec violence :

— Malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle, là, à deux pas de nous, mon père est sur son lit de mort, et moi, impie, je m'abandonne au bonheur de pleurer entre les bras de celui que j'aime !... Fuyez, Olivier, fuyez cette maison ; nos amours ont été une faute, votre présence en cette maison est presque un crime.

(À CONTINUER.)

Commencé le 8 Décembre 1881. (No. 102.)

INFORMATIONS

Outre nos agents de Paroisses, M. Matt. Chartier, de Montréal (47, rue Versailles), est notre seul agent voyageur, autorisé à prendre des abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Botte 1938, B, de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques